



HAL
open science

Charles Du Cange, collaborateur des Bollandistes

Bernard Joassart

► **To cite this version:**

Bernard Joassart. Charles Du Cange, collaborateur des Bollandistes. Charles Du Cange, historien de la Grèce franque, GRHis (UR3831); École française d'Athènes, Oct 2022, Mont Saint-Aignan, France. hal-04231305

HAL Id: hal-04231305

<https://hal.science/hal-04231305v1>

Submitted on 6 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Charles Du Cange, collaborateur des Bollandistes

Bernard Joassart (Société des Bollandistes)

Résumé

Du Cange et les Bollandistes entretenirent des relations scientifiques étroites. Le premier profita des éditions des textes hagiographiques publiées dans les *Acta Sanctorum* pour la préparation de son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis* et de son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, ouvrages que les Bollandistes utilisèrent pour leurs travaux. Il envoya également aux Bollandistes des relevés des manuscrits hagiographiques grecs présents dans la bibliothèque du Roi et celle de Colbert. Dans le cadre de la controverse des origines carmélitaines, il défendit la position des Bollandistes. Dans leurs travaux, on remarque que Du Cange et les Bollandistes étaient particulièrement attachés à la recherche des sources et à leur étude critique.

Abstract

Du Cange and the Bollandists maintained a close scientific relationship. Du Cange drew on the Bollandists' editions of hagiographic texts published in the *Acta Sanctorum* when preparing his *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis* and his *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, while the Bollandists used both his glossaries in their research. Du Cange also sent the Bollandists his surveys of the Greek hagiographic manuscripts, which he had studied in the King's Library and the Jean-Baptiste Colbert's library. In the controversy between the Bollandists and the Carmelites regarding the latter's origins, he defended the Bollandists' position. Finding primary sources and critical study thereof was important to both Du Cange and the Bollandists, as their respective work shows.

1607 : dans son opuscule *Fasti sanctorum quorum Vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae*, publié en cette année, à Anvers, Héribert Rosweyde (1569-1629) présente son projet d'édition critique (bien sûr selon les critères du temps) d'une collection de 1300 textes hagiographiques. Il ne peut toutefois mener à bien son projet, souvent pris qu'il est par d'autres tâches ¹.

1630 : Jean Bolland (1596-1665) reprend alors à son compte le projet de Rosweyde. Il lui imprime une dimension maximale, posant ainsi les premiers jalons de la collection des *Acta Sanctorum* : tous les saints de tous les jours, selon l'ordre du calendrier sanctoral, et de partout, auront droit à un dossier. Ce dossier sera élaboré selon un schéma qui deviendra peu à peu

¹ Pour une vue d'ensemble de l'histoire bollandienne : GODDING, JOASSART, LEQUEUX, 2007 ; JOASSART 2017.

classique (avec certes des exceptions), comprenant une synthèse des connaissances du moment, l'édition du ou des textes (*Vies, Passions*) concernant le saint, l'histoire de son culte, et d'éventuelles notes complémentaires. Enfin, deux volumes seront consacrés à chaque mois de l'année. Bolland entend bien terminer l'œuvre de son vivant. On sait ce qu'il en advint. L'entreprise s'éternisa et prit une ampleur peu commune. Les deux tomes consacrés au mois de janvier ne paraîtront qu'en 1643. Et pour les mois de février, mars et avril il fallut déjà trois tomes pour chacun ². Le nombre de tomes requis ne fit que croître pour les mois suivants, pour atteindre un record lorsque les Bollandistes s'occupèrent du mois d'octobre couvert par pas moins de treize tomes ; et on peut imaginer que les mois de novembre et de décembre auraient demandé un égal étalement si la collection ne s'était arrêtée au quatrième tome de novembre, paru en 1925 (et qui ne couvrait que deux jours), à la date du 10 novembre ³.

Le caractère ambitieux du projet de Jean Bolland requérait de disposer d'un instrument aussi performant que possible, à commencer par une bibliothèque rassemblant toute espèce d'ouvrages permettant de comprendre les documents hagiographiques. Par ailleurs, l'édition des textes exigeait d'atteindre les manuscrits conservant ces textes ou de disposer à tout le moins de copies (apographe) fiables, chose nettement moins aisée à une époque où les moyens de communication n'avaient rien de commun avec les nôtres.

Bolland ne partait pas de rien. Rosweyde avait déjà recueilli une belle moisson de livres, de manuscrits et d'apographe, par achats, exploration de bibliothèques du Nord de la France et des Pays-Bas méridionaux, et contacts épistolaires. Ces moyens continueront à être utilisés par Bolland – mais ce dernier ne quittera jamais Anvers – et ses successeurs.

En fait d'acquisitions de livres et de copies, les premiers bollandistes constituèrent une bibliothèque de qualité. Le registre qui nous est parvenu – les actuels manuscrits bollandiens 20-24 –, réalisé au milieu du XVIII^e siècle, permet de s'en rendre compte.

Les voyages littéraires méritent une mention spéciale, notamment parce que ce sont deux bollandistes qui inaugurèrent cette pratique. De juillet 1660 à décembre 1662, Godefroid Henschen (1601-1681) et Daniel Papebroch (1628-1714), les deux premiers collaborateurs de Bolland, parcoururent l'Allemagne, l'Italie et la France, en quête de manuscrits hagiographiques. D'autres expéditions du même type suivront. De 1681 à 1686, Conrad Janning (1650-1723) séjourna à Rome pour accomplir ses études de théologie, d'où il rayonnera dans la péninsule ; il retourna dans la Ville d'octobre 1697 à 1700, certes avec un but bien précis – assurer la défense des Bollandistes pris dans la querelle des origines carmélitaines –, alliant cet objectif avec la recherche de matériaux scientifiques. D'octobre à décembre 1688, le même Janning et son collègue François Baert (1651-1719) firent un long périple à travers les territoires impériaux, les menant jusqu'à Prague et Vienne. De septembre 1721 à juin 1722, Jean Pien

² Les trois tomes de février paraîtront en 1658, ceux de mars en 1668 et ceux d'avril en 1675.

³ Ils paraîtront entre 1765 et 1883, l'allongement étant dû, non seulement à l'abondance sans cesse croissante de la matière, mais aussi du fait de la suppression de la Compagnie de Jésus (1773) qui entraîna celle du groupe des Bollandistes. Ce groupe ne fut reconstitué qu'en 1837 et il eut bien des difficultés à remettre en route la publication des *Acta Sanctorum*, entre autres parce que tout le patrimoine scientifique amassé aux XVII^e et XVIII^e siècles avait été dispersé, souvent acquis soit par des institutions publiques, soit par des personnes privées, soit tout simplement perdu.

(1678-1749) et Guillaume Cuypers 1686-1741) visitèrent l'Espagne et, de septembre 1752 à juillet 1753, Jean Stilting (1703-1762) et Constantin Suyskens (1714-1771) parcoururent la France, l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie. Ces expéditions furent autant d'occasions d'accroître le patrimoine scientifique de l'atelier bollandien.

Ces périples furent pour nos voyageurs autant d'occasions de rencontrer des érudits concrets qu'ils connaissaient jusqu'alors par des relations épistolaires ou leurs travaux, et avec lesquels ils conserveront des liens. La correspondance érudite, tant avec des clercs que des laïcs, catholiques ou non, fut précisément un moyen également privilégié par les Bollandistes pour obtenir livres, apoglyphes et autres informations ; la maison professe d'Anvers où ils étaient installés devint ainsi le centre d'un réseau de relations avec des érudits de partout en Europe. Ce réseau deviendra de plus en plus dense alors que l'œuvre se perpétuera dans le temps et que la réputation de l'atelier bollandien croîtra. Avec le temps, de quémandeurs, les Bollandistes vont devenir des quémandés : au vu de leurs publications, et ils seront de plus en plus sollicités à propos de leurs connaissances sur tel ou tel sujet, et à tout le moins, les travaux de chercheurs profiteront de l'apport des publications bollandiennes.

À LA RECHERCHE DES MANUSCRITS HAGIOGRAPHIQUES GRECS

Charles Du Cange est un exemple significatif d'érudite, non clerc, avec lesquels les Bollandistes, principalement Papebroch, eurent des relations scientifiques étroites, chacune des deux parties échangeant ses connaissances, répercutées dans leurs œuvres respectives⁴. Comme je l'écrivais en son temps, jusqu'à la mort du Français, en 1688, « on décèle, au fil de la lecture de la correspondance, comme une « surveillance – certes pleine de bienveillance – réciproque », une émulation entre les deux hommes à propos du rythme de parution de leurs travaux »⁵.

Du côté des Bollandistes, on en a un premier indice dans les *Acta Sanctorum* : Du Cange est y est cité quelque 940 fois. Ce chiffre n'égale certes pas le nombre de fois où Jean Mabillon est mentionné (plus de 7600 occurrences), ni celui où Pierre-François Chifflet est évoqué (quelque 2800 mentions). Il n'est quand même pas mince.

Pour sa part, Du Cange exprime sa dette scientifique envers les Bollandistes en particulier, à la page lx de la préface de son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, parus en trois tomes, à Paris, en 1678. On peut également mesurer l'apport bollandien aux travaux de Du Cange dans la liste des 66 « Vitae et martyria edita Sanctorum, auctoribus incertis », dans les index des auteurs grecs placés à la fin du second tome de son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, publié à Lyon, en 1688 : aux colonnes 65-68, on rencontre 46 renvois à des éditions publiées par les hagiographes d'Anvers.

4 En 1955, le bollandiste Maurice Coens présenta, devant l'Académie royale de Belgique, une communication intitulée « Du Cange et les *Acta Sanctorum* » : voir COENS 1963, p. 325-343. Au sujet des relations entre les Bollandistes et Du Cange, voir JOASSART 2005.

5 Voir JOASSART 2005, p. 32.

Il n'est pas possible de fixer précisément le moment où Du Cange s'intéressa aux publications des Bollandistes. On peut toutefois penser que, dès la parution des deux premiers tomes des *Acta Sanctorum*, en 1643, cet ancien élève du collège jésuite d'Amiens, et frère de deux membres de la Compagnie, Michel et François, en eut à tout le moins connaissance. Du côté des Bollandistes, il est fort probable qu'ils eurent l'attention attirée sur l'Amiénois, lors de la parution de l'*Histoire de l'Empire de Constantinople sous les empereurs français*, en 1657.

En tout état de cause, en novembre 1662, Henschen et Papebroch, remontant vers Anvers à la fin de leur périple de 1660-1662, envisagèrent de rendre visite à Du Cange à Amiens. Toutefois, ils durent renoncer à leur projet du fait des intempéries. Et les premiers contacts épistolaires entre Du Cange et les Bollandistes dont on a gardé la trace datent du 23 octobre 1665⁶. Dans cette missive, Henschen et Papebroch évoquent précisément le rendez-vous manqué à Amiens, la mort de Bolland, le 12 septembre précédent, à qui Du Cange avait envoyé son *Traité historique de la translation du chef de S. Jean Baptiste* (Paris, 1665), pour lequel les deux hagiographes lui adressent leurs remerciements ; ils lui annoncent également la parution prochaine des trois tomes des *Acta Sanctorum* du mois de mars, qui sortiront de presse en 1668.

Si l'on examine les lettres qui nous sont parvenues, et qui concernent principalement le seul Papebroch du côté anversois, c'est, on le devine aisément, essentiellement l'hagiographie qui sera au centre de ces échanges.

Lors de leur séjour à Paris, de la mi-août au début novembre 1662, Henschen et Papebroch avaient pu explorer les grandes bibliothèques de la cité : celles du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier, du Roi, du collège de Clermont (ancêtre du lycée Louis-le-Grand), de l'abbaye mauriste de Saint-Germain-des-Prés et de bien d'autres institutions religieuses. L'année suivante, Colbert entreprend de se constituer une bibliothèque ; il en confie la direction tout d'abord à Pierre de Carcavy (c. 1600-1684), puis à Étienne Baluze (1630-1718). Sous la houlette de celui-ci, la Colbertine connaîtra de notables accroissements en fait de manuscrits, dont, déjà en 1676, 324 manuscrits grecs. Du Cange, établi définitivement à Paris depuis 1668, est sollicité afin d'aider Baluze, pas assez versé en grec, pour dresser le catalogue des manuscrits grecs de la Colbertine, qui d'ailleurs peuvent l'aider dans la préparation de son glossaire grec. Papebroch interroge Du Cange à propos des manuscrits hagiographiques de Colbert, et Du Cange lui envoie un relevé des textes hagiographiques qu'il a repérés⁷. Après le décès de Colbert, Du Cange informera Papebroch que la Colbertine est toujours ouverte aux savants et qu'elle a acquis de nouvelles pièces⁸.

Il en ira de même à propos de la bibliothèque du Roi où, toujours à la recherche de textes susceptibles de lui fournir de la matière pour son glossaire grec, Du Cange découvre plusieurs recueils de textes métaphrastiques dont il transmet une analyse sommaire⁹. Et il renouvellera

6 Voir JOASSART 2005, p. 191-194. À la suite de cette lettre, j'ai publié l'extrait du journal que Papebroch rédigea tout au long de son périple, et le passage de la lettre qu'Henschen envoya à Bolland le 22 novembre 1662, où est évoqué le rendez-vous manqué avec Du Cange.

7 Lettre du 19 mars 1683 : JOASSART 2005, p. 207-234.

8 Lettre du 12 juin 1684 : JOASSART 2005, p. 246.

9 Lettre du 20 avril 1655 : JOASSART 2005, p. 249-257.

son aide lors de son examen des manuscrits grecs de l'archevêque de Reims, Charles-Maurice Le Tellier, et de la bibliothèque des Oratoriens de Troyes, héritiers de la bibliothèque de Pithou ¹⁰. Papebroch se montrera tout aussi obligeant à l'égard de Du Cange, en lui donnant des indications pour ses propres travaux ¹¹.

Ce qu'il faut évidemment souligner dans ces relations scientifiques est, si l'on peut dire, que les deux hommes sont également attentifs à un point fondamental : le repérage des sources, avant leur exploitation. Ce repérage n'est sans doute pas toujours aisé. Mais il est indispensable pour un travail de qualité et c'est cette opération fondamentale qui assura précisément la valeur des travaux tant des Bollandistes que de Du Cange, et leur survie. Ces travaux anciens ne peuvent être ignorés de nos jours même si d'autres, plus modernes, ont vu le jour. On y découvre encore actuellement des données scientifiques qui gardent toute leur pertinence et on a tout intérêt à les consulter.

Si les sources étaient incontournables pour Du Cange et les Bollandistes, leur exploitation et leur interprétation, qui dépendaient de celles-là, ne pouvaient se faire sans principes sérieux. J'évoquerai ici l'un des épisodes les plus douloureux de l'histoire du bollandisme : la querelle des origines carmélitaines.

L'une des particularités du travail bollandien est de dégager l'histoire de la gangue légendaire. Il est bien connu que les textes hagiographiques contiennent bien souvent des faits pour le moins étonnants et invraisemblables, et que nombre de traditions relatives à bien des saints, et des dévotions, ne reposent pas sur des fondements historiques sûrs. Mais, mettre en doute ces éléments ne va pas sans causer quelque émoi parmi les fidèles, et même auprès d'autorités religieuses. De nos jours encore, mieux vaut ne pas s'aviser de suspecter l'authenticité du suaire de Turin. On pourrait multiplier les exemples à l'infini où ce que l'on pourrait qualifier d'« attachement sentimental » prend le pas sur la raison.

LA CONTROVERSE DES ORIGINES CARMÉLITAINES

Ce fut précisément le cas de la question des origines carmélitaines, exemple emblématique des controverses qui opposeront les Bollandistes à certains tenants farouches d'antiques traditions. Les Carmes affirmaient que le prophète Élie était leur fondateur au sens le plus matériel du terme. Jusqu'en 1675, Bolland et ses collègues se tinrent sur la réserve pour ne point froisser l'amour-propre des Carmes. Cette réserve ne pouvait cependant pas durer indéfiniment, d'autant que les Carmes entendaient bien qu'ils prennent position sur le sujet. En 1675, avec d'innombrables précautions, Papebroch rédigea le dossier d'Albert de Jérusalem († 1214), premier auteur de la règle des Carmes, dossier inséré dans le premier tome des *Acta Sanctorum* du mois d'avril (p. 769-802), et fut amené à conclure que la tradition de l'ordre faisant remonter celui-ci au prophète Élie était dépourvue de tout fondement. Voilà qui suscita une profonde indignation dans les milieux carmélitains, et qui fut à l'origine d'une longue théorie de

¹⁰ Lettre de 1686 : JOASSART 2005, p. 263-269.

¹¹ Lettre du 22 juin 1683 : JOASSART 2005, p. 236-241.

publications étalant en long et en large toute la perversité du travail de Papebroch. Celui-ci tenta une première réponse, à l'occasion de la rédaction du dossier de Louis Rabata (c. 1430-1490) destiné au tome 2 des *Acta Sanctorum* de mai (1680, p. 709-722). Il soumit son étude à son confrère jésuite parisien Louis Jobert, lequel sollicita l'avis de savants de renom – le mauriste Jean Mabillon, le dominicain Jacques Quétif, le jésuite Pierre-François Chifflet et Du Cange – et lui répondit le 15 mai 1680 : « Tous sont du mesme sentiment que c'est déshonorer vostre grand ouvrage que d'y avoir mis cela, qu'il falloit négliger de si ridicules adversaires. Que tout au plus il falloit par un papier volant leur avoir montré leur ignorance, et sans tant d'éclaircissements, avoir continué à dire la vérité fidèlement et sçavamment comme vous faites »¹².

Chacun des quatre savants cités par Jobert ira de sa formule propre : « Ne respondeas stulto, ne similis et videaris », lui écrit Jacques Quétif, le 6 mai 1680¹³. Deux jours plus tard, Chifflet émet l'avis suivant : « Eruditam apologiam non possum non probare. Nullam maluissem. Docuit enim experientia huiusmodi kephalaias nullo certius pharmaco quam contemptu curare »¹⁴. Mabillon pria Claude Estiennot, procureur de la congrégation de Saint-Maur, d'intervenir auprès de cardinaux pouvant plaider la cause de Papebroch, écrira dans le même sens au cardinal Leandro Colloredo, et, le 21 janvier 1682, conseillera à nouveau à Papebroch de garder le silence : « Si me audis, eorum (accusatorum) querelas surda aure praeteribis... vigilia ac lucubrationes vestrae ita (mihi) sunt cordi, ut nolim eas defensione non necessaria interturbari »¹⁵.

Pour sa part, Du Cange sera quelque peu plus loquace à propos des attaques des Carmes. Il découvre en effet l'élégie latine du bénédictin Christophe Jäger, moine de Saint-Lambert, en Styrie, qui apporte son appui aux Bollandistes¹⁶. Du Cange saisit l'occasion pour exprimer son opinion sur le sujet, et publie une « lettre ouverte » à son ami Antoine Wyon d'Hérouval (1606-1689), datée du 4 septembre 1682¹⁷. Ce document, au style fort éloigné du nôtre, mérite d'être cité ici intégralement : à mon estime, il exprime bien la manière dont Du Cange envisageait son métier d'historien ; je suis même porté à dire que Du Cange s'y révèle comme un « pré-Marrou », jouant certes sur plusieurs registres, mais donnant avant tout une parfaite leçon de probité scientifique. En voici le texte¹⁸ :

J'ay leu les vers latins du Père Jagher, bénédictin à S. Lambert en Styrie, que vous m'avez fait la grace de m'envoyer, touchant le différent des Pères Carmes et du P. Papenbrouck, et de quelques observations que ce Père a faites sur les **sentimens** qu'ils ont fait courir jusques à présent dans le monde, touchant l'origine de leur Ordre, et quelques autres choses qui ne leur agréent pas, ce

12 Voir JOASSART 2000, p. 177.

13 Voir JOASSART 2000, p. 173.

14 Voir JOASSART 2005, p. 187.

15 Cet extrait de la lettre de Mabillon est publié dans la biographie de Papebroch par son collègue Janning, dans les *Acta Sanctorum*, t. 6 de juin, 1715, p. 16.

16 *Paraenesis ad Admodum RR. PP. Godfridum Henschenium, Danieleum Papebrochium, et Conradum Janningun, e Societate Jesus, ut in continuandis Sanctorum Actis aemulorum latratus contemnant*, s. 1. et s. d.

17 Le titre complet est : *Lettre du Sr N... conseiller du Roy etc. à son amy, Monsieur Antoine Wion d'Hérouval très-renommé entre les sçavans de France. Au sujet des libelles qui de temps en temps se publient en Flandres contre les RR. PP. Henschenius et Papebrochius Jésuites.*

18 Les caractères gras sont de mon fait.

qui les a portéz à faire des livres et de[s] pièces remplies d'aigreur, ce qui ne convient nullement à la **charité chrestienne**, dont ils nous doivent l'exemple par leur profession, estans plutost obligéz de travailler à l'édification, qu'à la destruction de la réputation des personnes d'honneur. Je n'estime pas pourtant que le Père Papenbrouck y doive respondre, comme on dit qu'il veut faire; ny mesme insérer ces vers dans ses ouvrages, et qu'il doit négliger ces sortes d'invectives, qui ne font tort qu'à ceux qui les publient.

Et je crois mesme, que c'est une espèce de vengeance licite devant Dieu de mépriser son ennemy, quand il nous attaque d'injure, en ne luy répondant pas.

Ces Pères [Bollandistes] ont usé jusques à présent, dans tous leurs escrits, d'une manière si **sage** et si **prudente**, que rien ne sçauroit faire tort à leur réputation, qui est trop bien établie parmy tout ce qu'il y a de sçavans dans le monde, pour recevoir la moindre atteinte par la **médissance**. Mais comme je puis dire que j'ay leu tout ce qu'ils ont donné au public, je puis aussi rendre ce témoignage à la vérité, qu'ils y agissent tousjours avec beaucoup de **sincérité**, protestans à tout moment, qu'ils n'ont autre but que de rechercher la **vérité**, et qu'ils n'auront jamais de peine à se rétracter, lors qu'on leur fera voir qu'ils se sont mépris; ce qu'aussi ils ont déjà fait en plusieurs endroits de leur grand œuvre à l'exemple du Cardinal Baronius.

Car il est sans doute, et personne ne le reconnoit mieux que les sçavans, que l'on n'est **pas infailible**, et que l'on se peut abuser dans les conjectures, qui souvent sont trompeuses, quoy qu'elles flattent quelquefois leurs auteurs.

On n'est pas criminel pour dire ce que l'on pense, et ce que l'on croit des choses que l'on traite, puisqu'on en laisse tousjours **le jugement au lecteur**.

Mais lors qu'on les appuye par des bonnes autoritez et par des raisons solides, je crois qu'on les peut débiter pour des véritéz incontestables, **veu qu'on n'y avance rien du sien, et que tout le fondement dépend des preuves qu'on y produit.**

Et aussi il y a quelquefois des choses mis[es] en lumière par des escrivains, que l'on ne peut pas laisser passer sans les **critiquer**.

Parce qu'elles sont si éloignées de toute probabilité, que ce seroit passer pour ignorant, ou pour trop crédule, de ne les pas combattre.

Car de bonne foy, qui est celuy qui croira, pourveu qu'il soit tant soit peu versé dans la lecture des bons livres, que les ouvrages que quelques Espagnols, quoy que très-sçavans d'ailleurs, ont publié sous les noms de Flavius Dexter, de Maximus, et de Luitprandus, soient véritablement de ces Auteurs ¹⁹?

Est-ce que les Espagnols s'offenseront, de ce que les Pères Henschenius et Papenbrouck, sujets du mesme Prince, en ont dit leur sentiment en gens d'honneur ?

19 Du Cange évoque ici les publications de « chroniques » médiévales par le jésuite Jérôme Roman de la Higuera (1538-1611), dont il aurait reçu des manuscrits et attribués aux auteurs ici cités, et qui étaient tout simplement des faux.

Il en est de mesme du livre de Jean de Hierusalem, et de la Vie de S. Ange Martyr Carme par le prétendu Enoch, qui sont des livres mal fabriqués et plus que supposés que les PP. Carmes cependant soutiennent comme des ouvrages certains de ces Patriarches, aussi bien que l'origine de leur Ordre, quoy que sans aucun fondement, lors qu'ils la tirent de l'ancien Testament ²⁰.

Ils feroient bien mieux de s'arrester au témoignage de Jean Phocas, qui vivoit au temps qu'il a commencé de paroistre, et qui nous le décrit si nettement.

Car de dire, pour renverser cette autorité, que c'est un **livre imprimé en Hollande**, c'est en vérité une foible raison, qui ne fera jamais impression dans un esprit bien fait.

Car outre que les manuscrits de Monsieur Allassi ne sont pas perdus à Rome, est-ce que les Hollandois ou les protestans s'intéressent si fort dans l'origine de l'Ordre des Carmes ? ou bien qu'ils aient prévu ce différent, pour falsifier un Auteur qui s'imprime chez eux ²¹?

Ces bons Pères [Carmes] devoient plutost s'attacher à la vérité, que non pas d'aller rechercher des **origines fabuleuses, comme faisoient les Grecs et les Romains**, lorsqu'ils travailloient à l'histoire de leurs villes et de leurs provinces.

L'histoire sacrée, dont celle des Ordres Religieux fait partie, doit estre purgée de ces sortes de fables, et de ce qui en approche. Et quand les personnes sçavantes se donnent la peine d'y appliquer leur étude, ils méritent tousjours du public.

C'est ce que font ces Pères d'Anvers, qui travaillent avec tant de succez aux Vies des Saints, où ils n'avancent rien que de sérieux et de solide, et qui ne soit appuyé de fortes autoritez, ne donnans pas dans la bagatelle, comme font quelques-uns.

S'il y en a qui s'en offensent, et qui ne puissent souffrir qu'on découvre leurs erreurs, il faut leur laisser faire ce qui bon leur semble, sans s'en embarasser: la vérité ayant cet avantage, qu'elle dissipe bien-tost les nuages du mensonge. Leurs escrits ne sçauroient faire tort à la réputation de ces grands hommes, qui ont tant mérité du public, et des belles lettres, aussi il n'y a rien qui leur puisse donner la moindre atteinte.

« Ceux qui voudront sçavoir (*dit le scavant Moreri Tom. I, pag. 116*) si le Prophète Élie assambla des solitaires au Mont Carmel, de qui les Carmes se disent descendus, consulteront Torniel ²², et le Cardinal Baronius sous l'an 1181 de salut, et ils apprendront la vérité de la chose, sans se laisser préoccuper à des certains contes apocryphes, et sans approuver les responses peu modestes que nous avons vues contre ce que ce grand Cardinal a escrit avec tant de solidité, et de bon sens. Ce

20 *Bibliotheca Hagiographica Latina* 464-465.

21 En 1653, Léon Allatius publia, à Cologne, son ouvrage *Symmikta, sive Opusculorum Graecorum et Latinorum vetustiorum ac recentiorum libri duo* ; aux pages 1-46, il édita le récit du voyage fait, en 1185, par Jean Phocas, moine de Patmos, qui dit qu'il rencontra une communauté monastique de type « carmélitain » fondée par un moine d'origine calabraise (le texte grec est accompagné d'une traduction latine) : RUGGIERI, DOURAMANI 2016 (la traduction italienne se trouve aux pages 69-90).

22 Agostino Torniel (1543-1622), médecin entré chez les Barnabites en 1569, est l'auteur d'*Annales sacri*, ouvrage paru pour la première fois à Milan en 1610.

que je remarque est assez connu, et il n'est pas facile de prévenir les esprits des personnes raisonnables par des contes ».

Comme on peut le voir dans ce texte, Du Cange joue sur plusieurs registres. De toute évidence, au début comme à la fin, Du Cange désapprouve le ton imprimé par les Carmes dans leurs tentatives de réfutation de Papebroch, ton qui dénote avec ce qu'il appelle charité chrétienne. On pressent toute l'aménité dont était capable un gentilhomme du grand siècle, excédé par la violence, pour reprendre les termes de Paul Peeters, d'« une avalanche de pamphlets et de libelles, où les pires accusations et les invectives alternaient avec la grosse bouffonnerie »²³, et insistant sur la sagesse et la prudence des hagiographes d'Anvers.

Dans un second temps, Du Cange passe sur le registre de la « sincérité » dans la recherche de la vérité dont font preuve les Bollandistes : ils ne s'estiment pas « infaillibles », mais bien capables de se rétracter en cas d'erreur, car ils se savent livrés au jugement du lecteur. Ce qui n'enlève en rien le caractère incontestable de certaines affirmations, parce que précisément elles sont fondées sur des preuves irréfutables.

Il est de plus intéressant de voir qu'il évoque des « ouvrages » non catholiques ou prétendus tels, qui ne sont pas moins capables de découvrir la vérité que les auteurs orthodoxes. Même s'ils feront toujours preuve d'une réelle prudence, les Bollandistes n'hésiteront jamais à apprécier positivement les travaux valables d'auteurs protestants ou à tout le moins suspects aux yeux de l'Église catholique²⁴.

J'ajouterais aussi un point qui me paraît important lorsqu'il affirme que les Carmes feraient mieux de chercher le vrai plutôt que « d'aller rechercher des origines fabuleuses, comme faisaient les Grecs et les Romains, lorsqu'ils travaillaient à l'histoire de leurs villes et de leurs provinces ». Voilà qui ne devait sans doute pas ravir les Carmes – oser comparer les légendes de l'antiquité païenne et celles de l'histoire de l'Église. Je me permets ici de rappeler le conseil que me prodigua un historien de grande envergure, spécialiste de l'histoire religieuse française contemporaine lorsque je commençai ma thèse de doctorat : « restez toujours un généraliste, même si vous devez vous spécialiser dans un domaine précis ». Du Cange avait déjà bien appliqué la leçon.

L'année suivante, le 19 mars 1683, Du Cange condensera son opinion en quelques mots :

Je vous avoue que j'avois toujours cru qu'il falloit négliger les invectives mal séantes à des personnes qui font profession de donner exemple aux autres, et d'autant plus que je ne voiois point qu'ils puissent rien dire contre vous qui ne leur fit confusion, et je disois avec S. Basile en l'épître 72... σιωπή τῶν ἐμῶν ὕβρεων πνίγων τὸν ὄνειδον [j'étouffe par le silence la honte des outrages]²⁵.

23 PEETERS 1961, p. 24.

24 On pourrait citer plusieurs exemples, tel Leibnitz, ou les jansénistes Pasquier Quesnel (1634-1719) et Jean Lebeuf (1687-1760), ce dernier même ayant entretenu une correspondance suivie avec les Bollandistes de son époque : JOASSART 2003. Cette politique d'ouverture à des savants d'autres courants religieux et philosophiques sera à nouveau pratiquée – et l'est encore – par les Bollandistes d'après la reprise de leurs activités en 1837.

25 JOASSART 2005, p. 207-208.

La missive de Du Cange n'eut guère d'effet, pas plus que les multiples interventions d'autres savants plus avisés que les Carmes. En 1695, l'Inquisition de Tolède condamna les volumes des *Acta Sanctorum* couvrant les mois de mars à mai, menaçant des pires châtements quiconque aurait quelque contact avec ces livres maudits ! La sanction sera toutefois abolie en 1715, Papebroch, le principal bollandiste visé, étant mort l'année précédente. Cela amènera ses successeurs à faire preuve d'une prudence extrême, et à développer jusqu'à l'excès la dissertation introduisant chaque dossier afin d'assurer aux mieux leurs affirmations. Il y eut toutefois un relent de l'affaire qui traversa les siècles : le propylée du mois de mai, publié en deux livraisons en 1685 et 1688, contenant principalement l'histoire des papes, fut mis à l'index en 1700, et ne fut retiré de ce logis d'infortune qu'en 1900, sans d'ailleurs que quiconque en sût jamais la raison ! Comme quoi, les « légendes » peuvent avoir la vie dure...

En conclusion, je me limiterai à rappeler le point commun qui permit aux hagiographes d'Anvers comme à Du Cange de finalement marcher d'un même pas dans les travaux d'érudition. Le recours aux sources et la volonté de les livrer au public. Certes, depuis le XVII^e siècle, on a connu une augmentation des connaissances dans bien des domaines, en particulier grâce à la découverte de nouvelles sources. Il n'empêche que les travaux d'un Du Cange ou des anciens Bollandistes sont encore et toujours des instruments précieux, qu'il serait par trop prétentieux de reléguer aux oubliettes.

Bibliographie

COENS 1963

Maurice Coens, *Recueil d'études bollandiennes*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1963.

GODDING, JOASSART, LEQUEUX 2007

Robert Godding, Bernard Joassart, Xavier Lequeux, *Bollandistes, saints et légendes. Quatre siècles de recherche*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 2007.

JOASSART 2000

Bernard Joassart, « François Combefis, Jacques Quéfif et les Bollandistes. Huit lettres inédites des deux Dominicains », *Analecta Bollandiana* 118, 2000, p. 147-179.

JOASSART 2003

Bernard Joassart, *Érudition hagiographique au XVIII^e siècle. Jean Lebeuf et les Bollandistes*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 2003.

JOASSART 2005

Bernard Joassart, *Pierre-François Chifflet, Charles Du Cange et les Bollandistes. Correspondance*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 2005.

JOASSART 2017

Bernard Joassart, *Les Bollandistes. Un regard critique sur la sainteté du XVII^e siècle à nos jours*, Namur, Paris, Éditions jésuites, 2017.

PEETERS 1961

Paul Peeters, *L'œuvre des Bollandistes*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1961.

RUGGIERI, DOURAMANI 2016

Vincenzo Ruggieri et Katherine Douramani, « L'Ekphrasis di Giovanni Fojas dalla Siria alla Palestina », *Studi sull'Oriente Cristiano*, 20/1, 2016, p. 63-94.

ANNEXES

Fig. 1. Godefried Henschenius (1601-1681), premier collaborateur de Jean Bolland, à partir de 1635. Gravure en tête de sa biographie dans le tome 7 (1688), des *Acta Sanctorum* du mois de mai, © Société des Bollandistes.



Fig. 2. Daniel Papebroch (1628-1714), deuxième collaborateur de Jean Bolland, à partir de 1659. Gravure en tête de sa biographie dans le tome 6 (1715) des *Acta Sanctorum* du mois de juin, © Société des Bollandistes.

